
Le Prix Descartes 1980

FONDÉ il y a vingt ans, le Prix Descartes a été décerné pour 1980 à *Septentrion*, revue de culture néerlandaise et à son rédacteur en chef et fondateur Jozef Deleu. La remise de la distinction a eu lieu dans les salons de la Présidence du Sénat à Paris par Madame Louise Weiss, en présence de Monsieur Alain Poher, président d'honneur de France-Hollande.

Cette Association, créée au lendemain de la dernière guerre, attribue son prix annuel à une œuvre de coopération ou à une personnalité dont l'action favorise le dialogue, l'échange, l'estime réciproque des cultures française et néerlandaise. Une quinzaine de fois le Prix Descartes est allé à des Français et des Néerlandais; Jozef Deleu est le premier récipiendaire de nationalité belge.

Voilà à peu près le contenu d'une dépêche d'agence de presse que j'aurais rédigée si j'avais été journaliste.

Or, il se fait que Septentrion a eu l'idée de me demander un commentaire sur la séance du 18 mars 1981 à laquelle participèrent plus de quatre cents personnes. Le nombre inusité de témoins de la cérémonie a dicté ma réponse positive.

A la réflexion, je crois que le grand intérêt du Prix Descartes réside dans le fait qu'il est attribué dans la quasi-totalité des cas à une personnalité qui, avant de le recevoir, en ignorait l'existence. Dans ces conditions, le mérite du lauréat ne peut être mis en doute.

Ainsi donc l'événement s'est déroulé devant plus de quatre cents personnes dans les salons prestigieux du Petit-Luxembourg mis à la disposition de France-Hollande par le Président du Sénat. Celui-ci a le privilège de résider, pour la durée de ses fonctions, en ce lieu hanté d'Histoire dont, avec une sobre élégance et une luxuriante insistance, les belles pièces de réception aménagées entre 1709 et 1716 par l'architecte Boffrand, révèlent les fastes et accusent le destin.

Adossé au jardin du Luxembourg, épaulé à gauche par son éloquent voisin, le Palais Médicis, que l'on ne nomma autrement que le Palais du Luxembourg, et à droite par les derniers vestiges du Couvent des Filles du Calvaire, l'Hôtel du Petit-Luxembourg date de 1546. C'était à l'origine une modeste bâtisse construite en rase campagne et elle aurait connu un déclin rapide sans l'intervention avisée et le goût artistique de ses propriétaires successifs. Mais ce fut Germain Boffrand - qui s'était distingué en édifiant le Château de Lunéville, à juste titre célèbre - qui allait donner à l'Hôtel une seconde jeunesse. Il avait reçu commande de restaurer et d'embellir cette demeure des mains d'Anne de Bavière, veuve de Henri-Jules de Bourbon, dont la postérité n'a retenu que le nom de Monsieur-le-Prince. Boffrand exécuta sa tâche dans l'esprit raffiné du rocaille tout en donnant à la décoration des salons un tour parfaitement classique. Il ne fait pas de doute en contemplant son œuvre que nous soyons en présence du créateur du style Régence.

Cette fastueuse architecture façonnée si harmonieusement par cet ancien élève de Mansart, dégage une atmosphère de lumière dorée où les jeux de miroirs, la pâleur des stucs, les entrelacs de motifs charnels vous enveloppent d'une pellicule de chair vive, d'un halo de spiritualité. Jozef Deleu subissait «le charme et la splendeur bien française de ce cadre».

Moi-même, pour des raisons bien différentes, je ne puis franchir le seuil de cette demeure sans évoquer la famille Carnot, dont le célèbre «Organisateur de la Victoire», devenu membre du Directoire, habita ces lieux. Son fils, le physicien Sadi Carnot, y vit le jour. Une plaque commémorative, apposée sur la façade de l'Hôtel, nous informe de cette naissance. Je te salue respectueusement Sadi, lointain homo-

nyme, et je ne te confonds pas, comme la plupart de tes compatriotes, avec ton neveu Sadi Carnot, président de la République, assassiné à Lyon.

Mais revenons au charme et à la splendeur bien française du cadre. La foule joyeuse qui y était réunie attendait les discours sans impatience, malgré la proximité d'un buffet abondamment garni. C'est qu'on était venu pour fêter un lauréat aux indéniables qualités et un ami. Car on ne se réunit pas à quatre cents à Paris où chacun est sans cesse sollicité par l'actualité culturelle, si on n'accorde pas à l'événement une place de faveur dans l'itinéraire de ses préoccupations (et à plus forte raison de ses occupations).

Les appartements vides vous révèlent les caprices d'un style de transition comme le Régence; les salons qui se gonflent sous la houle d'une affluence heureuse vous décochent un clin d'œil de chaleureuse complicité. On était bien; l'événement valait trois étoiles: il méritait le voyage. De hautes autorités de Belgique et des Pays-Bas, des provinces de France et de Paris étaient venues nombreuses, mais on côtoyait aussi des écrivains français et néerlandais, des artistes de France, de Flandre, de Hollande, des membres du corps enseignant, des journalistes, des lecteurs de *Septentrion*, des amis de la «néerlandicité», et évidemment des membres de l'Association France-Hollande.

Chacun avait hâte de trinquer avec le lauréat, de lever son verre à sa santé et, croyez-moi, à la sienne propre, car l'ambiance s'y prêtait. Il faut ajouter que la décoration florale éclatait en adorables feux d'artifice aux quatre coins des salons de Boffrand, dans les angles des chambranles et sur le manteau des cheminées sculptées.

Cette assistance joviale et enjouée se transforma soudain en auditoire attentif et enthousiaste lorsque successivement Yves Cazaux, en sa qualité de président de France-Hollande,

Louise Weiss, membre de l'Assemblée européenne, et Jozef Deleu, prix Descartes 1980, prirent la parole. Ces discours, si différents de ton et d'inspiration, sont reproduits dans ce numéro de *Septentrion*. Il faut les lire attentivement et on comprendra dès lors aisément qu'ils aient été acclamés avec ferveur. Je m'en voudrais de ne pas saluer ici leur haute tenue, aussi bien dans la forme que dans le fond, qui a permis de mettre en pleine lumière la nécessaire réflexion qu'ils appellent sur le dialogue des cultures et l'usage des langues de l'Europe. La diversité des cultures du vieux continent, loin d'être un facteur de division, est le produit, l'addition salutaire d'inspirations et d'aspirations complémentaires. Il convient de défendre cet apport séculaire et cette ouverture sur l'avenir contre l'assaut de la *langue de personne* qu'est le dialecte-conférencier-américain: un basic english de 800 mots, dont l'utilisation prolongée serait aussi suicidaire - et en tout état de cause - aussi dépressif que l'analphabétisme incurable des éléphants fossiles.

L'attribution du Prix Descartes à Jozef Deleu à la veille du dixième anniversaire de *Septentrion* a indiscutablement attiré l'attention sur l'aventure qu'est la publication de cette revue de culture néerlandaise. Elle en souligne la dimension européenne.

La fête réservée par France-Hollande, j'ose dire par Paris, à Deleu, à sa femme et collaboratrice Annemarie Deblaere, à l'équipe qui les entoure, aux responsables du Conseil d'administration de la fondation flamando-néerlandaise «Stichting Ons Erfdeel» (Notre Patrioïne), témoigne s'il en était besoin que *Septentrion* fait en toute liberté, dans la joie de l'effort, œuvre de vérité et de foi. ■

SADI DE GORTER, PARIS